

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 23 [i.e. 24]

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184766>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ses bons mots, et, devant dix ou douze personnes, qui n'étaient pas dans le secret, Perigny coupa la parole à M^{me} de Contades qui s'extasiait sur la délicatesse et la blancheur des mains de M^{me} de Villette. « Pour moi, dit-il, ce n'est pas du tout là ce qui me charme chez M^{me} de Villette ; je ne puis souffrir ses mains et ses petits pieds si vantés ; ce que je préfère en elle c'est son nez. » Tout le monde s'étonna de l'incartade de M. de Perigny, et Madame de Contades frémît. « Oui, continua-t-il, son nez ! Il est de si bonne amitié, si prévenant ! Il me fait toujours des avances, tandis que ses mains et ses pieds me repoussent. Puis, quand elle cause, ce nez, qui d'ailleurs n'est pas gros mais seulement long, prend une expression si fine et si spirituelle !... Je le déclare, moi, qui ai entendu tant de harangues, je n'ai jamais vu à personne un nez qui prit autant de part aux choses qu'on disait.... Pour tout dire, M^{me} de Villette a le nez éloquent !... »

On rit beaucoup de ce panégyrique débité avec feu et l'on finit par consoler M^{me} de Contades du grand nez de son amie, dont elle s'était jusque là sincèrement affligée.

La réclame prend des proportions telles qu'on ne peut savoir où elle s'arrêtera. Un industriel de Paris offre gratuitement à toute personne qui promet de s'en servir dans ses courses à l'exposition des parapluies et des ombrelles couverts d'annonces relatives à son commerce.

D'un autre côté, un entrepreneur de publicité fait actuellement des démarches très actives dans le but d'obtenir l'autorisation de faire des annonces dans les cimetières. Il se chargerait d'élever pour rien les monuments funèbres, moyennant que les familles lui concédassent le droit de couvrir ces monuments d'inscriptions qui lui conviennent.

Si cet entrepreneur peut atteindre le but qu'il se propose, il ne tardera certainement pas à trouver des imitateurs et nous verrons les épitaphes modifiées dans les genres suivants :

Ici repose

EUPHRASIE PORTENVILLE

MORTE A 20 ANS

D'UNE MALADIE DE POITRINE.

Elle vivrait encore si elle avait fait usage

DE

LA DOUCE REVALESCIÈRE DUBARRY.

Ou bien :

ALEXIS SOTILLON

De son vivant s'habillait chez M ***

LA MAISON N'EST PAS AU COIN DU QUAI.

Ou bien encore :

CI-GIT

JEANNE FABER

Femme de Thomas Faber, marbrier.

Ce monument fut érigé par son époux, comme hommage à sa mémoire et comme un échantillon de son travail.

Tombeaux dans le même style : 1,200 francs.

Un charmant ouvrage à lire, et qui mieux que tout autre nous initie aux mœurs et coutumes américaines, si curieuses, si inconcevables parfois, est celui qui a pour titre *Trois ans aux Etats-Unis*, par M. Oscar Comettant, et auquel nous sommes permis d'emprunter les lignes suivantes :

On sait ce que sont les hôtels en Amérique : des maisons immenses, meublées avec le plus grand luxe et desservies par des régiments de nègres et par des bataillons de jeunes Irlandaises fraîches et accortes, auxquelles échoit le service des chambres. Des milliers de voyageurs qu'emmènent et ramènent de tous les côtés de l'Union les steamboats et les rail roads peuplent ces immenses caravanserais. Partout ailleurs qu'aux Etats-Unis, où l'on voyage avec une surprenante facilité, de pareils hôtels seraient inutiles et ruineux pour leurs propriétaires. Dans les hôtels américains, si différents de nos hôtels français, tout est prévu pour le confort et l'agrément des voyageurs. Il n'est pas jusqu'aux nouveaux mariés qui, moyennant la somme de trois cents francs par jour, ne puissent abriter leur amour vaniteux dans une chambre vraiment royale, désignée sous le nom de la chambre de la mariée, et où se confondent avec plus de prodigalité que de bon goût l'or, l'argent, les soies et le velours.

Des télégraphes électriques à l'usage des voyageurs sont établis dans les hôtels et communiquent avec toutes les villes des Etats, à un prix très modéré. Il y a aussi, dans les hôtels, des salles de billards, des bar-rooms, sortes de buvettes, où l'on boit en été les rafraîchissements les meilleurs et les plus variés : des pharmacies, des chambres de bains, une poste aux lettres, des cadrans qui indiquent d'où vient le vent, des cabinets de lecture remplis de journaux et d'affiches en si grande quantité qu'on les jette sous les pieds des passants pour attirer leur attention ; enfin, il y a des blanchisseries à la vapeur où le linge est lavé, séché, repassé et plié en deux heures. Ces blanchisseries sont un chef-d'œuvre de mécanique. Mais, sous le rapport des machines, le génie des Américains est sans pareil. Quand on pense qu'à Cincinnati on tue les porcs à la mécanique ! Le pauvre animal tombe sous une première trappe, où il est égorgé ; de là il passe dans de larges chaudières d'eau bouillante qui lui enlève les poils ; un autre compartiment de la machine le dépece, et, d'oubliette en oubliette, l'infortuné compagnon de Saint-Antoine se trouve, au bout de quelques heures de ce rude travail symétriquement coupé, salé, mis en baril, prêt à se porter sur tous les points où le réclame l'estomac de l'homme. Ces malheureux cochons n'ont pas le temps de s'y reconnaître. Du reste, les hôtels en Amérique ne sont pas destinés uniquement aux voyageurs. Il n'est pas rare de voir des négociants depuis longtemps établis dans le pays, demeurer avec leur famille dans les hôtels, où, pour le même prix, ils vivent mieux qu'ils ne pourraient le faire chez eux.

New-York hôtel n'est presque entièrement habité que par des familles recommandables de New-York, pour lesquelles la vie en commun ne semble avoir aucune répugnance. Les déjeuners dans les hôtels américains commencent à sept heures pour les personnes occupées d'affaires, et l'on peut se faire servir jusqu'à onze heures. Il n'est pas rare de voir d'intrépides voyageuses qui viennent, en compagnie de leurs maris, de leurs frères, de leurs fiancés, ou même toutes seules, pour visiter New-York, se lever à six heures du matin et descendre pour déjeuner à sept, en grande toilette et en manches courtes. Dans le courant de la journée, on rentre à l'hôtel pour faire le lunch, qui permet d'attendre le dîner, d'ordinaire servi à cinq heures. Le dîner est le repas le plus intéressant, celui qui rassemble le plus grand nombre de convives et qui mérite le plus l'attention du voyageur.

D'immenses tables, parfaitement dressées longtemps à l'avance, attendent les convives. Un effroyable roulement de gong chinois, qui remplit l'hôtel de ses barbares vibrations, avertit les dîneurs de se mettre à table. Quand tout le monde est assis, le commandant des domestiques, un nègre ordi-

nairement vieux et laid comme la laideur, fait du coin de son oeil jaunâtre un signe au régiment des autres nègres qui se tiennent immobiles, debout derrière les convives. A ce signal, et comme s'ils étaient mus par un ressort invisible, ils avancent d'un pas et découvrent les plats du premier service.

Le dîner, non-seulement à New-York, mais aussi dans toutes les autres villes de l'Union, ne se compose pas de moins de cinquante plats, tant en légumes qu'en viandes, gibiers, poissons, coquillages, entremets et rôtis. A la vérité, ces plats sont loin d'être accommodés généralement avec cet art recherché qui distingue la cuisine française, et ce fut avec une certaine terreur, je dois l'avouer, que, m'étant servi, le premier jour de mon arrivée à New-York, ce quelques plats de légumes, je m'aperçus qu'ils avaient été simplement cuits dans l'eau, sans beurre et même sans sel. Si du moins un vin généreux venait mêler sa bienfaisante saveur au goût insipide des légumes cuits à l'eau claire, et de la volaille conservée dans la glace et rôtie au four! Mais non : la tempérance américaine ! qui, des Etats du Maine, menace l'Amérique entière et s'étend sur les steamers jusqu'au delà des mers, veut qu'un verre d'eau à la glace tienne lieu de Bourgogne ou de Médoc.

Lo tintorâi et lo maidzo.

Lo meti dè tintorâi est coumeint ti lè z'autro meti : l'a dâo bon et dâo crouïo. Mâ tot parâi quand l'est que faut adé gadrouilli et que la mâiti dâo teimps on est tot dépoureint, faut avâi bouna carcasse po lâi teni, sein comptâ que toté clliâo couleu, cein n'est pas destrâ san. Faut don pas êtrè ébâyi se Brutson a étâ tant malâdo y'a on part dè dzo, qu'on l'a bo et bin cru âo bet.

Quand sa fenna est z'ua queri lo maidzo, à l'avi que lo maidzo a vu lo pourro Brutson, l'a regrenni lo naz, l'a branlâ la tête et l'a fé : Ma fâi ! ma fâi ! ...

— Eh bin ! se lâi démandè la fenna, quand furent frou dâo pâilo iô étai lo lhi, qu'ein peinsâ-vo ?

— Hélâ ! ma pourra dama, se repond lo dotteu, y'a bin dâo mau ; l'est quasu énutilo dè lo maidzi ; lâi faut finnameint bailli oquiè po lo soladzi on bocon, kâ l'a dza lo sang tot veri ; sé mans sont totè bliuès ; l'est la fin dâi fins.

— Mâ lè z'a adé z'uës dinsés, sé mans; m'n'hommo l'est tintorâi ; vo sédè, ye retieint lè z'haillons.

— Ah ! ah ! porquiè l'ai vo pas de dè suite.

Adon ye revont vai Brutson ; lo maidzo lo poncenè on pou, lâi fâ traire la leinga, vâi que n'a pas tant dè mau, l'écrit on remido su on bocon dè papâi et ein s'ein alleint, ye dit à la fenna :

— Tot parâi vo z'ai dâo bounheu que j'ouvre n'hommo sèyè tintorâi, sein quiet vo pâodè comptâ qu'avoué dâi mans coumeint l'a, sarâi dza bas !

Entre Marseillais :

1^{er}. — Combien y a-t-il de zenres ?

2^{me}. — Deusses.

— Lesquels ?

— Le zenre masculin et le zenre féminin.

— Eh bien ! bagasse, et le zenre humain ? c'est donc une crapule ?

Un amateur de bonne chère faisant toilette devant un de ses amis, lui dit : Regarde comme c'est drôle, Henri, mes cheveux sont noirs et ma barbe commence à grisonner, comment cela se fait-il ?

— Mon cher, répond Henri, c'est probablement parce que ta mâchoire a plus travaillé que ta tête.

Le manuel à l'usage des tuteurs, curateurs, etc., par M. Demont, vient de sortir de presse ; c'est un charmant petit volume élégamment imprimé, dont le contenu nous paraît répondre en tous points aux promesses faites aux souscripteurs, et justifier l'appréciation très-flatteuse qu'en a faite le *Journal des Tribunaux*. Nous ne doutons pas que cet ouvrage, maintenant en librairie, ne trouve un rapide écoulement.

Un huissier qui par son excès de zèle joue souvent le rôle de la servante à Pilate vient d'avoir une singulière déception.

Buvant une chope de bière à la brasserie Gloor, il se trouvait assez près de deux agriculteurs, de Cour, sous Lausanne, pour entendre leur conversation. L'un d'eux se plaignait vivement des impôts et surtout de l'impôt sur les chiens qu'il trouvait exagéré.

L'autre, qui avait remarqué l'huissier qui prêtait soigneusement l'oreille, dit : « L'impôt sur les chiens ?.... il te faut faire comme moi ; j'en ai un depuis trois ou quatre ans, et jamais je n'ai payé le moindre sou ! »

A l'ouïe de ces paroles, l'huissier vida sa chope avec délices et se retira. Le lendemain, il se rendit à Cour, en disant à part lui, je vais pincer mon homme. Il trouva le paysan sur le seuil de sa porte, qui regardait pleuvoir.

— Bonjour, Monsieur ***, comment ça va ?

— Ça va, ça va, voilà.

— Dites-moi, vous avez un chien ?

— Oui.

— Pourrai-je le voir ?

— A votre service, donnez-vous la peine d'entrer. Et le conduisant dans la plus jolie chambre de sa maison, il ouvrit une armoire et saisit sur le tablier supérieur un gros chien de faïence qui était échu à l'un de ses enfants dans un jeu de hazard, lors du dernier tir cantonal de Lausanne.

— Ah ! ce n'est pas ce que j'entendais.... vous m'estiuserez, dit l'huissier en se retirant.

Les chapeaux du dernier genre. — Le spirituel chroniqueur du *Monde illustré*, M. Pierre Véron, caractérise comme suit les chapeaux à la dernière mode :

« Que mes contemporains me permettent de le leur dire, ils sont en train de se couvrir de ridicule. Se couvrir est le mot, témoin le *chapeau cloche*